

Religion Saint-Léonienne

La Marseillaise

Extrait de l'organisateur du 11 Septembre 1830

ANNÉE 19

EDELINE

ENTREPRENEUR

122, Rue du Bac, PARIS

RELIGION SAINT-SIMONNIENNE.

LA MARSEILLAISE.

(Extrait de l'*Organisateur* du 11 septembre 1830).

Trois jours de combat ont suffi pour renverser le trône de la légitimité et du droit divin. Les défenseurs de l'autel et du trône avaient dit : *Viennent les coups de fusil!* Les coups de fusil sont venus; le passé s'est trouvé en face de l'avenir; il a ouvert l'arène; il s'y est élancé, animé de l'esprit de vertige et d'erreur, qui, cette fois, était plus que l'avant-coureur de la chute des rois; il s'est entouré de soldats intrépides, de régimens bien disciplinés; il s'est flanqué d'une artillerie formidable;... des hommes sont arrivés, nus, armés de bâtons, qui ont enfoncé ces bataillons, qui les ont désarmés, et la cause du passé a été à jamais perdue.

Ces vainqueurs étaient le *peuple* qui vit de ses labeurs, la *canaille* qui encombre les ateliers, la *populace* qui travaille misérablement, les *prolétaires* qui n'ont d'autre propriété que leurs bras: c'était cette race si méprisée des *dandys* de salons et des gens *comme il faut*, parce qu'elle sue sang et eau pour avoir du pain, et qu'elle ne va jamais faire la roue au balcon des Bouffes.

Quand ils eurent forcé l'enceinte de ces palais qu'on avait déclarés inexpugnables, ils pardonnèrent à leurs prisonniers, à ceux qui les avaient impitoyablement mitraillés, qui avaient fusillé leurs frères sous leurs yeux; ils pansèrent les blessés, sans distinction d'amis ni d'ennemis; puis ils se partagèrent comme trophées quelques lambeaux des habits éclatans des Suisses. Il y a quarante ans leurs pères avaient vaincu les Suisses dans le même palais; ils les avaient égorgés, et ils avaient promené en trophée les lambeaux sanglans de leurs corps.

Puis ils se dirent : « Oh! qui chantera nos exploits, qui dira notre gloire et nos espérances ? »

» Nous n'irons point trouver les ministres du Christ, nous ne leur demanderons point d'entonner l'hymne de la victoire. Le souffle de charité s'est éteint en eux; ils ont fait avec nos oppresseurs un pacte abominable; l'orgue ne résonnera pas pour nous sous les voûtes élancées de leurs églises, nos cris n'en feront point tressaillir les vitraux colorés; ils ne marcheront pas pompeusement à notre tête revêtus de leurs habits pontificaux. Nous ne voulons pas de leur *Te Deum*; ils l'avaient préparé pour célébrer le triomphe que s'étaient promis nos ténéraires ennemis. »

Et alors ils allèrent trouver leurs poètes bien-aimés.

« O Tyrtée! ô Simonide! leur dirent-ils, poètes chers aux hommes et à Dieu, vous dont les accents ont été un baume consolateur pour nos cœurs saignans dans les jours d'affliction, vous dont les chants ont arraché de nos yeux ces larmes brûlantes qui soulagent les poitrines opprimées, reprenez vos lyres suspendues aux saules du fleuve en signe de deuil; *Messène* se relève brillante, le vieux *drapeau* a secoué sa poussière; dites notre triomphe et no-

tre gloire, déroulez-nous les joies de l'avenir, car il est donné aux poètes de pénétrer dans le sanctuaire des destinées. »

Simonide garda le silence.

Tyrtée prit sa lyre, et il chanta; après lui d'autres poètes modulèrent de mélodieux accords.

« O Tyrtée! et vous tous poètes! s'écria le peuple, vous avez célébré nos exploits comme vous auriez célébré ceux de nos pères, qui furent des hommes forts et vaillans.

» Beaucoup de peuples ont été forts et vaillans; quel autre a été sage et généreux, quel autre l'a été dans l'ivresse des batailles?

» Lorsque l'ennemi effrayé eut pris la fuite, ou qu'il se fut incliné dans la posture des supplians, nous nous sommes dit : « Malheur aux larrons, aux incendiaires! malheur à l'homme sanguinaire et violent! qu'un tel homme ne se lève point parmi nous! »

» Gloire à nous! nous sommes entrés dans le trésor des rois, escortés par la misère et par la faim; nous nous sommes promenés au milieu de la pourpre, de l'or et des diamans; lorsque nous sommes sortis, nous avions pour compagnons la faim et la misère.

» Avant le lever du soleil la sueur coule de nos fronts, après le coucher du soleil elle se mêle à la rosée pour rafraîchir la terre; dites-nous, poètes, est-ce que vous ne voyez pas poindre pour nous des jours meilleurs?

» Non, celui qui a semé à pleines mains la force, la justice et la tempérance, ne récoltera pas éternellement la souffrance et la désolation. Cette double espérance gonfle notre poitrine et caresse nos fronts jusque-là humiliés.

» Une voix immense s'est élevée au-delà des mers, les peuples de l'Angleterre se sont écriés : « Français! vous êtes nos amis, nos frères; vous êtes l'orgueil des hommes, vous êtes les sauveurs des nations. » A cette voix un frémissement de joie a agité tous nos membres; notre cœur a tressailli de bonheur et a bondi dans notre sein.

» Une multitude d'autres cris ont retenti au-delà des Pyrénées et des Alpes : ils se sont répétés sur les rives de la Meuse, parmi les peuples du Danube et du Rhin. Ils étaient sourds et étouffés, comme s'ils sortaient du fond d'un cachot, ou comme si ceux qui les proféraient étaient accablés sous le poids d'une lourde chaîne. Tous nous disaient : « Votre triomphe sera notre triomphe; vous êtes le peuple-roi que tous respectent et bénissent; vous serez les libérateurs de vos frères d'Espagne et d'Italie, et des cent nations de l'Allemagne; vous serez les chefs de l'univers régénéré! »

» Gloire à nous! nous sommes plus grands que nos pères, qui étaient des géans.

» Nos pères avaient vaincu les mille bras des nations; nous avons vaincu leur inimitié des siècles et leur jalousie héréditaire.

» Nos pères avaient envahi le territoire de quelques provinces. Voici qu'en trois jours nous avons envahi l'admiration et l'amour de tous les peuples de la terre.

» Partout où ils se tournaient, au midi et au septentrion, au levant et au couchant, ils trouvaient des faces hostiles : chaque flot de la mer leur amenait des ennemis, les fleuves en vomissaient sans fin; dans les défilés, sur les croupes glacées des montagnes, ils trouvaient des bataillons acharnés à leur envoyer la mort. Chaque rocher, chaque arbre cachait un Russe ou un Tyrolien; le sein même de la France était déchiré par d'aveugles enfans.

» De quelque côté que soufflât le vent, il leur apportait des clameurs de haine et d'extermination; leur nom était odieux sur toute la surface du globe.

» Et nous, nous voyons partout des visages riens et amis. Au spectacle de

notre victoire, tous les peuples se dressent et poussent des cris d'allégresse. De tous les points s'est élevé un concert d'actions de grâce, de louanges et de bénédictions; tous nous tendent les bras, tous brûlent de nous presser contre leur poitrine. L'antique ennemi de notre race, la fière, la riche, la puissante Albion, qui couvre la mer de ses innombrables vaisseaux, s'est élancée la première pour nous étreindre par de doux embrassemens, et nous, nous nous sommes beaucoup aimés parce que nous nous étions beaucoup haïs.

» Gloire à nous! nous sommes le peuple chéri de Dieu: nous irons prendre les nations par la main, et nous les amènerons devant sa face.

» Nous sommes le lien des nations civilisées; nos destinées seront leur destinées, et bientôt nous ferons entrer dans notre cercle immense toutes les peuplades sauvages, tous les barbares des steppes et des déserts. Déjà nous avons posé le pied sur les rivages brûlans de l'Afrique, et un jour il n'y aura qu'un peuple sur la terre.

» Nos mains viennent de renverser un vieil arbre au tronc pourri, au feuillage desséché, qui n'avait plus de vie que pour puiser le plus pur du suc qui nous reste quand nos maîtres ont prélevé leur part sur notre travail. Maintenant nous planterons un arbre immense, toujours vert, toujours chargé de fleurs odoriférantes et de fruits délicieux, dont le feuillage épais nous protégera contre l'orage, et qui étendra ses vastes rameaux sur tous les peuples de la terre.

» Sous son frais ombrage nous travaillerons en paix, comme l'abeille dans sa ruche; et tout le miel sera pour les abeilles, car il n'y aura plus de frêlons.

» O poètes! vous avez des yeux et vous ne voyez pas! des oreilles, et vous n'entendez pas! Ces grandes choses se passent en votre présence, et vous apportez des chants de guerre!

» Pourquoi, au moins, n'avez-vous pas appelé ceux que notre travail nourrit? Pourquoi ne leur avez-vous pas dit dans votre langage divin :

« Ces hommes vous prient de compatir à leurs maux!

» Ils ont répandu leur sang pour vous, ils l'ont versé à flots, et maintenant ils se reconnaissent pour vos serviteurs, ils vous demandent merci.

» Leur force est irrésistible: ils pourraient vous écraser comme le grain de blé qui est broyé sous la meule rapide.

» Mais ils ont compris que s'ils vous brisaient aujourd'hui, d'autres s'assembleraient demain à votre place, et que la violence, le pillage et la dévastation retomberaient comme une grêle meurtrière sur leur tête et sur celle de leurs enfans! »

» O poètes! pourquoi n'est-il sorti de votre bouche que des sons belliqueux?

» Nos pères avaient, eux aussi, un chant de guerre non moins terrible que la tempête au milieu de laquelle il éclata. Il est beau l'hymne de nos pères; il est saint, il a été éprouvé dans d'innombrables batailles. Les voyageurs racontent qu'il retentit encore sourdement à Fleurus et à la montagne de Jemmapes. Nos mères le murmuraient en nous allaitant; nos pères nous l'ont appris en cachette, et nous le redisons tout bas dans les jours d'humiliation; nous le répèterons en mémoire de nos pères.»

Aussitôt cent mille voix entonnèrent *la Marseillaise*, et les bouches proféraient des menaces qui n'étaient pas dans les cœurs.

Ils criaient : *Aux armes, citoyens!* et ils avaient repris la pioche et le rabot. Est-ce qu'ils ont pressenti que les instrumens de travail doivent être les seules armes de l'avenir?

Formons nos bataillons, disaient-ils, *marchons, marchons!* et aucun

d'eux ne s'élançait furieux vers la frontière; ils restaient paisibles dans leurs ateliers.

Eux qui avaient fait grâce aux Suisses détestés, qui avaient pardonné aux cruels meurtriers de leurs frères, ils faisaient effort sur eux-mêmes pour s'écrier d'un air farouche: *Qu'un sang impur abreuve nos sillons!*

Les enfans à la figure riante répétaient les chants des hommes; et comme leur jeune mémoire, semblable à l'écho, retient plus aisément les derniers sons, on les entendait sans cesse proférer de leur voix douce ces horribles paroles: *Qu'un sang impur abreuve nos sillons!*

Une horde d'esclaves, de traîtres, de rois conjurés a-t-elle donc osé méditer de nous rendre à l'antique esclavage? de vils despotes voudraient-ils devenir les maîtres de nos destinées? Faut-il que nous nous levions en masse, que quatorze armées volent aux frontières pour recevoir le choc de l'Europe soulevée? Les cendres de Charette se sont-elles ranimées? est-il apparu à cheval dans les campagnes vendéennes? La France est-elle déchirée par mille factions, assaillie par des peuples redoutables, par ses propres enfans? est-elle ruinée dans son commerce, en proie à la famine et au brigandage, foudroyée du haut de la chaire de Saint-Pierre, offerte comme une proie à l'insatiable ambition des rois?

Non! Cobourg ne promène pas ses grenadiers hongrois et ses hulans du Rhin à l'Escaut, Souwarow n'a pas guidé ses Tartares à travers les précipices du Saint-Gothard.

Cet hymne de sang, ces imprécations atroces, témoignent non du danger de la patrie, mais de l'impuissance de la poésie libérale; poésie sans inspiration hors de la guerre, de la lutte ou de la plainte; qui se complait à l'ombre des cyprès et des saules pleureurs, au milieu des tombeaux, dans le silence de la solitude; qui s'enivre à contempler les batailles sanglantes, qui s'arrête au spectacle des fléaux, des tortures et du désespoir; poésie vivant de colère, de haine et d'égoïsme, pour qui l'amour social et les affections générales sont un poison mortel; qui sait également écraser à coups de canon, brûler à petit feu, et tuer à coups d'épingles, mais qui n'a point emporté du ciel ce feu divin qui vivifie.

O peuple! chante cependant, chante la *Marseillaise*, puisque tes poètes restent muets ou qu'ils ne savent que réciter une pâle copie de l'hymne de tes pères. Chante! l'harmonie de tes accens prolongera quelques temps encore l'allégresse dont le triomphe avait rempli ton ame; les jours de bonheur sont pour toi si rares et si courts! Chante! le bruit inoffensif de ta voix suffira pour faire rentrer sous terre ces rhéteurs si lâches au moment du danger, si arrogans après la victoire qu'ils n'ont point remportée; qui se sont fait un piédestal des cadavres des tiens, et qui essaient insolemment d'enlever de ta tête le laurier, seule récompense qui soit échue à tes efforts. Chante! ta joie est si douce à ceux qui sympathisent avec toi! il y a si long-temps qu'ils n'avaient entendu sortir de ta bouche que des plaintes, des gémissemens et des murmures!

CONVOCATION DU 1^{er} JUIN.

Notre PÈRE a décidé que pendant le mois de juin les portes de la retraite de Ménilmontant, où la famille nouvelle se fonde autour de lui, seraient ouvertes deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi, aux personnes qui nous aiment.

Les laissez-passer seront délivrés rue Monsigny, n° 6, dans les anciens bureaux du *Globe*.

PEINTURE, VITRERIE, TENTURE
DORURE & DÉCORATION



M

N

M

ARCHITECTE

